

# 4:32

*Atelier Fusianima*



# 4:32

*Par Atelier Fusianima*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : 4h32	4
Chapitre 2 : Protocole Acier	9
Chapitre 3 : Angle Mort	12
Chapitre 4 : Chute des Visages	15
Chapitre 5 : L'Odeur de la Peur	18
Chapitre 6 : La Signature	22
Chapitre 7 : Vapeurs Toxiques	25
Chapitre 8 : L'Interphone	28
Chapitre 9 : Bain de Sang	31
Chapitre 10 : Les Sous-Sols	35
Chapitre 11 : Mutinerie	37
Chapitre 12 : Le Miroir sans Tain	40
Chapitre 13 : Double Détente	43
Chapitre 14 : L'Ultime Sacrifice	46
Chapitre 15 : Sortie de Secours	49

# Chapitre 1

4h32

L'odeur du fer sature l'air. Épaisse. Sucrée. Presque écœurante. Karl fixe la tache sombre qui s'élargit sur le tapis de soie perle, transformant le luxe de la suite Onyx en un abattoir feutré où chaque fibre de tissu semble s'imbiber du péché originel de ce Palace. Les deux corps sont emmêlés dans une pose absurde, une chorégraphie de membres brisés et de chair livide que la lumière tamisée des appliques en cristal rend irréaliste. Entre eux, la clé maîtresse nargue Karl ; son éclat doré rappelle cruellement qu'elle ne devrait se trouver que dans une seule poche : la sienne.

Sa main tremble. C'est nouveau. C'est insupportable. Une vibration étrangère part du poignet pour remonter jusqu'à son épaule droite, là où ses muscles se nouent comme des câbles d'acier soumis à une tension qui dépasse ses limites biologiques. Le plastique dur de la radio lui lacère la paume alors qu'il essaie de stabiliser son souffle, ce souffle qu'il a appris à domestiquer pendant vingt ans dans les forces spéciales et les coulisses du vice. Le Castel Pink est une machine parfaite, un mécanisme d'horlogerie suisse dont il est le balancier, mais ce soir, un grain de sable a broyé les rouages.

— Patron ? On a un mouvement suspect au salon Améthyste.

La voix dans l'oreillette est un grésillement agressif. Karl ne répond pas. Ses yeux sont rivés sur la serrure électronique de la porte, intacte, qui semble se moquer de sa paranoïa galopante avec la froideur technologique des objets inanimés. Aucune effraction, aucun signe de lutte brutale, juste deux cadavres dont les masques vénitiens ont été soigneusement déposés sur la table de chevet, révélant des visages figés dans une terreur glaciale qui ne s'effacera jamais. L'Élite danse deux étages plus

bas, ignorante du fait que le sanctuaire est devenu un tombeau.

Il s'accroupit. Le genou craque dans le silence sépulcral de la pièce. Karl tend les doigts vers la clé, mais s'arrête à quelques millimètres, craignant que le simple contact avec cet or froid ne déclenche un piège invisible dissimulé derrière le vernis craquelé de sa propre réalité. Le métal brille d'un éclat trop pur, trop propre, comme si le tueur avait pris le temps de polir l'objet avant de le jeter au milieu du carnage pour signer son œuvre. Un prédateur est dans les murs, quelqu'un qui connaît chaque angle mort, chaque code tournant, chaque faiblesse d'un homme qui pensait n'en avoir aucune.

— Karl, répondez, bordel, ça s'agite près de l'issue 4.

Il presse enfin le bouton de sa radio. Sa voix est un murmure de papier de verre.

— Verrouillage total. Protocole Oméga. Personne ne sort, personne n'entre.

Il se redresse, son regard d'acier balayant les recoins sombres de la suite Onyx, là où les ombres semblent s'étirer anormalement pour dévorer le peu de lumière qui subsiste. Un bruit sec résonne derrière lui.

Le clic d'un percuteur qu'on arme.

Karl se fige. Le froid d'un canon vient de se presser contre sa nuque. Un cercle de métal parfait gravé dans sa chair, juste à la base du crâne, là où la vie se lie à la colonne. Karl sent la sueur glacée glisser entre ses omoplates alors que le silence de la suite Onyx devient une chape de plomb suffocante qui l'isole du reste du monde. Son cœur cogne contre ses côtes, un métronome affolé qui compte les secondes avant l'impact final. Dans le reflet de la carafe en cristal posée sur la commode, il n'aperçoit qu'une silhouette sombre, une tache d'encre dépourvue de visage.

— Lâche la radio. Doucement.

La voix est un murmure distordu par un modulateur, une texture électronique dépourvue de la moindre humanité qui semble vibrer directement dans la boîte crânienne de Karl. Il desserre les doigts. L'appareil s'enfonce dans l'épais tapis de soie avec un bruit sourd, étouffé, comme le dernier soupir d'un condamné que l'on vient d'exécuter dans l'indifférence générale. La clé maîtresse brille toujours au sol, un œil d'or qui observe sa chute.

— Tu connais le protocole, Karl, reprend l'Ombre derrière lui.

La pression du canon augmente, forçant Karl à basculer la tête en arrière. Ses muscles cervicaux crient sous la tension, ses vertèbres craquent sous la contrainte d'un bras invisible et puissant. Il fixe le plafond où les moulures dorées semblent se transformer en nœuds coulants prêts à se resserrer sur son existence. L'odeur du tueur lui parvient enfin : un mélange d'ozone et de désinfectant hospitalier. Une odeur de fin de vie. Une odeur de fin de règne.

— Pourquoi eux ? parvient à articuler Karl.

Sa gorge est sèche, tapissée de limaille de fer. Sa propre voix lui semble étrangère, lointaine, comme si elle appartenait déjà à un mort dont on écoute l'enregistrement posthume.

— Ils ont rompu le sceau, murmure l'Ombre alors que le canon glisse lentement le long de sa tempe, traçant un sillage de terreur pure sur une peau que la sueur glacée commence à rendre luisante. Karl voit son propre reflet dans la vitre de la suite : un homme brisé dans un costume à trois mille euros, une carcasse de luxe prête pour la casse. En bas, dans le ventre du Castel Pink, la musique sourde des basses remonte à travers le plancher, une pulsation de vie obscène alors que tout s'effondre ici-haut.

La radio au sol grésille soudain, crachant un flux de paroles paniquées.

— Karl ! Répondez ! La foule force les issues ! On a un code rouge au Grand Salon !

L'Ombre rit, un son sec comme un craquement de bois mort dans une forêt pétrifiée. Le doigt du tueur se crispe sur la détente. Karl ferme les yeux, attendant l'éclair blanc, la fin du film, le grand vide. Mais le coup ne part pas. À la place, un bruit métallique de verrouillage centralisé retentit dans toute la suite, scellant son destin entre ces quatre murs de soie.

— Regarde-les bien, Karl.

L'homme à l'arme l'oblige à se tourner vers les deux cadavres dont les masques vénitiens semblent ricaner sous l'effet des ombres dansantes. Sous la lumière crue de la lampe de chevet qu'il vient d'allumer, Karl voit enfin ce qu'il n'avait pas remarqué dans l'urgence de sa propre peur : les mains des victimes. Elles sont liées par ses propres colliers de serrage tactiques, ceux qu'il est le seul à porter à la ceinture, des liens en polymère noir qui portent sa signature invisible.

La porte de la suite explose sous les coups de bélier de sa propre équipe de sécurité.

— Les mains en l'air ! hurle une voix dans le couloir, une voix qu'il connaît, une voix qu'il a formée.

Karl pivote, mais l'Ombre s'est évaporée dans les rideaux de velours, ne laissant derrière elle que le souvenir d'une pression glaciale. Il se retrouve seul, debout entre les deux corps, sa radio au sol et ses propres menottes de plastique serrant les poignets des défunts dans une mise en scène macabre. Les faisceaux des lampes torches déchirent l'obscurité, le ciblant comme un animal de foire pris au piège de ses propres filets.

— Karl ? murmure son adjoint, l'arme braquée sur sa poitrine avec une hésitation qui ne durera qu'un instant. Qu'est-ce que tu as fait ?

Dans son oreillette, une fréquence privée s'active soudain, une onde que lui seul peut entendre, une voix qui murmure au plus profond de son intimité trahie.

— 4h44, Karl. C'est l'heure de la chute.

Le sol se dérobe sous ses pieds alors qu'il comprend l'ampleur du désastre : le tueur n'est pas parti, il est désormais dans l'oreille de chaque garde présent dans cette pièce. Chaque ordre, chaque mouvement, chaque respiration appartient désormais à l'Ombre.

# Chapitre 2

## Protocole Acier

Le déclic. Sec. Chirurgical. Le métal a mordu le béton. Les verrous pneumatiques du Castel Pink se sont abattus dans un soupir de fin du monde, une plainte de bête d'acier qu'on achève sous les yeux de son maître. Karl sent la vibration remonter par ses semelles. Une secousse qui lui broie l'estomac. 4h32. Le temps coagule.

Il fixe la console. Ses mains sont suspendues au-dessus du clavier. Un pianiste devant un requiem. Dans sa poche, l'absence de la clé maîtresse le brûle comme un lingot de plomb chauffé à blanc.

— Karl, les ventilations. Pourquoi elles s'arrêtent ?

L'oreillette grésille. Karl ne répond pas. Ses yeux sont rivés sur le moniteur 4.

— Le Protocole Acier est engagé, murmure-t-il. Sa gorge est un désert de sable.

Personne ne sort. Pas même nous.

En bas, les trois cents prédateurs sont devenus des statues de sel. L'air s'épaissit instantanément, chargé de Chanel N°5 et de cette sueur rance que sécrète l'adrénaline pure quand elle comprend que l'argent est inutile. Les masques de porcelaine pivotent vers les issues. Trois tonnes de blindage les séparent du monde.

Une femme en soie émeraude plaque ses mains sur la porte. Elle ne crie pas. Elle halète. Ses doigts griffent le métal et laissent des traces de vernis rouge comme des stigmates sanglants sur un autel industriel.

— Karl, réponds ! hurle l'oreillette. Pression critique au niveau -2. Quelqu'un est dans les gaines.

Karl zoome sur l'écran 9. Son cœur bat contre ses côtes comme un oiseau piégé dans une cage trop étroite.

Il cherche l'intrus. Le grain de sable. L'Ombre.

Soudain, un bruit de succion hydraulique. Une trappe de service se déverrouille dans le dos d'un sénateur qui ne se doute de rien. La silhouette émerge. Lente. Méthodique. Un technicien de la mort portant un masque de Docteur de la Peste, le bec d'ivoire pointé vers la jugulaire de l'élite.

L'inconnu lève la tête vers l'objectif. Dans sa main gantée, il brandit un boîtier noir. Le pouls de Karl s'arrête. C'est la télécommande du système incendie, l'unique commande capable de forcer l'extinction totale des protocoles de sécurité.

L'Ombre presse le bouton. L'alarme déchire l'air. Un sifflement de gaz halon envahit les salles. Ce n'est pas le feu qu'on éteint. C'est l'oxygène qu'on remplace.

Les invités s'effondrent d'un seul bloc. Des marionnettes aux fils tranchés. Karl regarde les écrans, pétrifié, alors qu'une main se pose sur son épaule dans ce bureau de sécurité censé être impénétrable.

— Tu as oublié de vérifier le verrou du plafond, Karl.

Karl se fige. Le cuir du gant grince contre son smoking. Un bruit de prédateur qui s'installe.

Sur les moniteurs, trois cents cadavres en sursis dessinent une fresque grotesque sur le tapis de soie, leurs membres emmêlés dans une agonie silencieuse provoquée par le gaz. Il ne tourne pas la tête. La pression du canon à la base de son crâne suffit. C'est un contact froid. Une promesse de néant nichée contre sa première vertèbre. Karl observe son reflet. Un spectre livide.

— Les filtres ont tenu deux minutes, Karl.

La voix est synthétique. Passée au modulateur.

— Décevant pour un système à six millions d'euros.

L'Ombre fait un pas de côté. Son masque découpe une silhouette d'oiseau de malheur sur le mur d'images alors que le tueur pianote sur le clavier avec une aisance de

propriétaire. Karl veut hurler. Sa gorge est un nœud de muscles pétrifiés.

L'Ombre s'arrête sur une commande tactile isolée.

— Tu pensais être le gardien du temple, Karl, mais tu n'étais que le bois du sacrifice. Le doigt presse la touche "Purge Totale". Sous les pieds de Karl, le sol de la régie se met à vibrer d'une fréquence grave qui fait instantanément saigner ses gencives.

# Chapitre 3

## Angle Mort

Karl ajusta son casque, savourant l'isolement acoustique du bocal de verre qui surplombait la débauche. C'était la routine immuable du samedi soir : surveiller trois cents fêtards masqués qui s'agitaient comme des insectes sous une cloche de verre, tout en sirotant un café tiède dont l'amertume lui rappelait qu'il était le seul homme sobre du Castel Pink. La climatisation ronronnait doucement, maintenant un douze degrés constant qui contrastait avec la fournaise de la piste de danse, offrant à Karl ce sentiment de contrôle absolu qu'il chérissait par-dessus tout.

Puis, le ronronnement changea de fréquence, muant en un bourdonnement électrique agressif.

L'écran douze décrocha, remplacé par une mosaïque de grisaille. Le quatorze suivit dans la seconde, balayé par un spasme horizontal convulsif avant de sombrer dans le noir total. Karl reposa sa tasse, le cœur soudain synchrone avec le clignotement erratique des voyants d'alerte. On ne se contentait pas de masquer les objectifs ; quelqu'un mutilait le système de l'intérieur, sectionnant un à un les nerfs optiques de sa forteresse de chair avec une précision chirurgicale.

— Réponds, bordel, lâche-moi une info, chuchota-t-il dans son micro-casque en pianotant sur le clavier.

Rien. Juste un souffle blanc dans l'oreillette. Un grésillement qui ressemblait à un rire étouffé.

— Karl, fit enfin une voix dans le récepteur. Une voix calme, presque mélodique.

Arrête de chercher. Tu ne vois plus rien parce qu'il n'y a plus rien à voir pour toi.

Ses doigts se figèrent sur la molette de contrôle. Dans le reflet du moniteur central, il vit une masse sombre dévorer la lumière du couloir, juste derrière son épaule gauche. Une odeur de santal et de fer froid s'immisça dans ses narines, lourde comme un encens funéraire, tandis que le canon d'un silencieux venait se loger avec une douceur obscène dans le creux de sa nuque.

— Ne respire plus, Karl. Tu vas gâcher la fin du spectacle.

— Qui t'a laissé entrer ? parvint-il à articuler, la carotide cognant contre l'acier froid. Personne n'a les codes, à part moi.

— C'est là que tu te trompes, murmura l'Ombre en augmentant la pression du métal. Tu pensais être le gardien de ce temple, mais tu n'es que l'agneau qu'on enferme avec les loups pour les distraire.

Sur le moniteur numéro sept, le seul encore en sursis, le Grand Salon apparut dans une clarté verdâtre de vision nocturne. Les trois cents prédateurs ne dansaient plus ; ils étaient immobiles, les visages tournés vers les caméras aveugles, comme s'ils attendaient une bénédiction ou une sentence. Un voyant rouge se mit à clignoter frénétiquement au centre du tableau de bord, indiquant que le système de ventilation venait d'injecter le premier litre de gaz anesthésiant dans les conduits du club.

— Regarde-les, Karl, ordonna l'intrus. Regarde tes maîtres s'endormir avant le grand voyage.

Karl vit les invités s'effondrer les uns après les autres sur le damier de marbre, tels des dominos de luxe, alors que le ronronnement des serveurs grimpait d'une octave dans une surcharge imminente. Ses propres muscles étaient du béton armé, son sang battait la chamade contre ses tympans, et il sentit le cuir fin d'un gant effleurer son oreille

avec un contact dénué de la moindre humanité.

— C'est l'heure, conclut l'Ombre.

L'intrus retira son masque de porcelaine. Karl hoqueta, le cœur au bord de la rupture, car ce n'était pas un visage d'étranger qu'il voyait dans le reflet du moniteur éteint, mais le miroir exact de sa propre trahison. La porte blindée derrière eux se verrouilla avec un déclic définitif, scellant leur destin dans le tombeau d'acier.

# Chapitre 4

## Chute des Visages

Karl comptait les secondes. Une. Deux. Trois. Sous le dôme de verre du Castel Pink, trois cents prédateurs retenaient leur souffle. L'air stagnait, chargé d'un parfum de lys et de sueur froide. Karl serra le rebord en acajou de son pupitre jusqu'à s'en blanchir les phalanges. Il attendit encore. Le silence devait devenir une agression physique.

— Enlevez-les, ordonna-t-il enfin.

Sa voix claqua comme un fouet. Personne ne bougea. Le Baron d'Evers fit un pas en avant, une main tremblante posée sur son loup de porcelaine.

— C'est une insulte, Karl, grinça le vieil homme. Une mise en scène grotesque.

— Non, Baron. C'est un audit. Obéissez.

— Maintenant ! hurla Karl avant que le Baron ne puisse répliquer.

Les mains gantées s'élevèrent à l'unisson. Un froissement de soie, le craquement d'un élastique, et les visages apparurent. Le vernis craquait. Sous le masque, la peau du Baron était livide, luisante d'une graisse rance qui creusait des sillons dans son fond de teint. Les bouches étaient molles. Les yeux injectés de sang.

— Respirez, Messieurs, ricana Karl. C'est gratuit pour l'instant.

Le Ministre de l'Intérieur luttait contre une dyspnée visible. Ses doigts boudinés griffaient son masque de cuir noir.

— De l'air... gloussa-t-il, les yeux révoltés.

— Appelez un médecin ! glapit la Baronne de Leyrac en reculant. Il étouffe !

Le Ministre s'effondra. Son crâne heurta le parquet ciré avec un bruit sec, comme une noix que l'on brise. Karl ne bougea pas d'un millimètre. Il fixait la galerie supérieure où les ombres s'étiraient contre le velours cramoisi.

Un cri déchira la stase. Strident. Inhumain.

Là-haut, une silhouette bascula dans le vide. Le corps tournoya sur lui-même, les bras en croix, une marionnette aux fils sectionnés. Le choc fut spongieux. Le cadavre explosa sur la table du buffet, éparpillant le cristal et le caviar dans une gerbe écarlate.

— C'est le chef de la sécurité, murmura une voix dans la foule.

— Reculez ! aboya Karl. Éloignez-vous de la table !

BOUM. La porte principale vibra sous un choc monstrueux. L'acier renforcé se courba vers l'intérieur comme une feuille de papier.

— Ouvrez ! hurla un financier à l'arrière. Ouvrez cette porte !

— Le système est verrouillé, répondit Karl en frappant le boîtier de contrôle. Les diodes restent rouges. Quelqu'un a pris le contrôle du périmètre.

Un deuxième impact fit sauter les rivets du chambranle. Les prédateurs de la finance se ruèrent les uns contre les autres, piétinant les masques de soie à mille euros. La Baronne de Leyrac griffait le torse d'un capitaine d'industrie pour se frayer un

chemin. Ses pommettes refaites brillèrent d'un éclat gras sous la lumière des lustres.

— Personne ne sort, murmura Karl, le souffle court.

Un clic métallique résonna derrière lui, au creux de sa nuque. Le froid du canon contre sa peau fut plus tranchant que l'air climatisé. Une voix qu'il n'avait pas entendue depuis vingt ans lui chuchota à l'oreille :

— Regarde-les, Karl. Regarde bien. Sans le maquillage et l'argent, ils n'ont plus rien d'humain.

— Toi ? souffla Karl, les yeux fixés sur le carnage.

Le panneau de la porte céda enfin. Ce ne fut pas la lumière qui entra, mais un gaz lourd, jaunâtre, qui rampa sur le sol comme une marée montante. Les premiers cris de suffocation éclatèrent.

— Ils vont se dévorer entre eux, Karl, reprit la voix. C'est toi qui as fourni les crocs.

Karl ferma les yeux. Ses poumons brûlaient déjà. L'Ombre n'était pas venue pour les tuer, mais pour admirer le spectacle de leur propre décomposition.

# Chapitre 5

## L'Odeur de la Peur

Le hoquet de la ventilation s'éteint dans un râle métallique. Le Castel Pink meurt. Plus de souffle. Plus de brassage. La chaleur s'installe, immédiate, transformant le club de luxe en une serre où les secrets commencent à fermenter. Sous les masques de porcelaine, les respirations se hachent. L'odeur du champagne millésimé tourne au vinaigre tiède au contact de la sueur acide qui perle sur les fronts princiers. Une première goutte de transpiration glisse le long de sa colonne vertébrale, traînée glacée dans la fournaise naissante.

L'homme balaie la meute du regard. Trois cents prédateurs en smoking, réduits à l'état de bétail paranoïaque. Leurs yeux, d'ordinaire si assurés, ne sont plus que des fentes de panique derrière les loups vénitiens.

— Alpha, ici la Régie. On a perdu le contrôle thermique. Répondez.

Le dispositif grésille contre son os temporal. Il effleure son oreillette.

— Je vois ça. Sécurisez les issues. Personne ne sort, personne n'entre.

— Reçu. Les verrous magnétiques sont engagés. Vous êtes seul dans la zone A.

Un ministre de l'Intérieur triture son nœud papillon, les doigts tremblants. Karl est le Grand Prêtre de ce sanctuaire, le gardien des vices de l'Europe, mais il réalise que sa cage n'a plus de barreaux pour le protéger. Le protocole de fer est devenu un nœud coulant.

Un mouvement, à l'est de la galerie. Les rideaux de velours pourpre ont tressailli. Ce n'est pas un courant d'air. C'est un poids. Karl glisse sa main sous sa veste, effleurant la crosse froide de son Glock, cherchant une ancre dans ce chaos immobile. Ses pas s'enfoncent dans la moquette épaisse. Chaque fibre de son corps est en alerte. Le parfum trop lourd des lys évoque désormais une chambre funéraire.

Il arrive à hauteur du renforcement. Le velours est sombre, chargé d'une électricité statique qui lui pique les doigts. Il tire d'un coup sec. Derrière, personne. Juste la plinthe dorée et une tache sombre qui s'élargit sur le tapis de soie. Un objet repose sur le rebord de la fenêtre condamnée, petit, nacré.

Karl s'immobilise. Il prend une longue inspiration, forçant son rythme cardiaque à s'aligner sur la cadence d'un automate. Un, deux, trois. Le silence est une pression hydraulique. Il observe la scène, analysant l'angle de la tache de sang avant de se pencher. Ce n'est pas un oiseau, c'est une pièce de boucherie fine. Une oreille droite, tranchée avec une précision chirurgicale, dont le lobe est encore orné d'un diamant de trois carats. Le sang est frais, une flaque rubis qui n'a pas encore eu le temps de coaguler.

— Régie ? On a un incident de niveau 4 au rideau Est. Identifiez l'invitée à qui il manque un diamant. Et une oreille.

— Quoi ? Répétez, Alpha ?

— Elle écoutait trop, Karl. Et toi, tu ne regardes pas au bon endroit.

La voix ne vient pas de la régie. Elle vibre à l'intérieur même de son crâne, une fréquence piratée.

Un craquement retentit au-dessus de sa tête. Le lustre de deux tonnes commence sa chute libre. Le sifflement déchire l'air. Le cristal et le bronze s'écrasent sur le marbre

avec un bruit de fin du monde. Le sol tremble, onde de choc qui remonte jusque dans ses mâchoires. Des éclats de verre fusent comme des shrapnels, lacérant les visages de soie. Un cri collectif, inhumain, s'élève de la meute avant d'être étouffé par une nappe de poussière de plâtre.

Il se plaque contre une colonne, le cœur battant comme un piston déréglé. La lumière a disparu. Seul le rougeoiement d'urgence des veilleuses de sol projette des ombres démentes. L'odeur de l'ozone se mêle à celle du sang. Au centre de la pièce, le lustre gît comme une carcasse d'échafaudage de titane brisé, piégeant sous ses entrailles de métal des corps qui ne bougent plus.

— Karl ? Karl, répondez ! hurle l'oreillette.

Il n'écoute plus. Ses yeux traquent le mouvement là où tout devrait être pétrifié. L'élite européenne rampe, des rats en soie cherchant un trou pour disparaître. Un capitaine d'industrie gémit en serrant son moignon sanglant. La dignité est morte avec le premier éclat.

Il sent une présence. Un déplacement d'air trop calculé. Karl pivote, son Glock tendu. Le canon balaie le vide.

— Sortez ! aboie-t-il, la gorge brûlée par la poussière.

Un rire sec, presque un claquement de langue, résonne dans les haut-parleurs de la salle d'apparat, un murmure amplifié qui semble suinter des murs.

— Le rideau tombe, Karl. Mais la pièce n'est pas finie.

Sur le balcon qui surplombe la fosse, une silhouette se découpe. Pas de masque. Elle tient un petit boîtier dont la diode clignote au rythme de ses propres pulsations. Il lève son arme, aligne les organes de visée sur le plexus de l'intrus.

Le point laser rouge danse sur son propre sternum avant qu'il ne puisse presser la détente.

La porte blindée de l'issue de secours s'ouvre dans un sifflement pneumatique. Un canon de fusil à pompe dépasse de l'ombre, à bout portant.

— Ne tire pas, Karl, murmure l'Ombre via les enceintes. Tu es le seul ici qui n'a pas encore payé sa place.

Un clic métallique sec retentit juste derrière sa nuque.

# Chapitre 6

## La Signature

L'oreille baigne dans son propre jus sur le guéridon d'acajou, une nacre rosée souillée par un sang qui vire au sépia sous les spots halogènes du fumoir où la poussière danse dans une immobilité presque sacrée. Karl ajuste ses lunettes de vue. Ses doigts gantés de latex ne tremblent pas. Ses poumons brûlent. L'odeur de fer et de tabac froid lui soulève le cœur, une nausée acide qu'il ravale avec une discipline de fer. Le silence est un poids. Le silence est une menace.

Les chiffres sont là, inscrits à l'encre bleue et nichés sous le cartilage scarifié du lobe que Karl soulève avec la précision chirurgicale d'un métronome qui refuse de s'emballer malgré l'horreur de la découverte. C'est le 7-0-9. Le matricule de Miller. Son chef de la sécurité. Son rempart vient de tomber. Karl fixe la chair. Il fixe l'encre. Il fixe l'abîme.

Une goutte de sueur glisse sur sa tempe, traçant un sillon glacé le long de sa mâchoire carrée avant de s'écraser sur le tapis persan dont les motifs complexes semblent soudain s'animer pour l'étouffer. Si Miller est là, découpé en morceaux, le périmètre n'est plus qu'un concept abstrait. Le Castel Pink n'est plus un coffre-fort. C'est un abattoir de luxe. Les portes sont closes.

Dans l'ombre du fumoir, un froissement de cuir trahit la présence de Vannier, son second, l'homme qui connaît ses codes et ses planques depuis sept ans et qui se tient désormais dans l'angle mort.

— Miller n'a pas souffert, Karl. Tu devrais apprécier la propreté du geste, toi qui aimes tant l'ordre et le silence.

— Tu parles d'ordre en m'apportant ses restes ? murmure Karl sans se retourner.

— Je parle de transition. L'empire change de mains.

Karl sent le cercle parfait du canon d'un Glock 17 qui vient s'écraser contre sa colonne cervicale, juste à la base du crâne, tandis que la pression atmosphérique des ventilations semble aspirer le peu d'oxygène qui reste.

— Depuis quand, Vannier ?

— Depuis que le prix de ta tête a dépassé celui de ma loyauté, c'est une simple question d'arithmétique.

— L'argent est une motivation de subalterne.

— Et la survie est une motivation de maître.

Le doigt de Vannier se crispe sur la détente dans un mouvement lent, presque amoureux, mais le percuteur frappe le vide avec un bruit sec et ridicule qui résonne comme une insulte dans le silence du Castel Pink.

\*Click.\*

Rien. La chambre est vide. Ou le percuteur a été limé par une main plus prévoyante que celle du traître. Le froid du métal contre sa nuque devient une morsure d'acier qui refuse de mordre.

Karl pivote, ses muscles sont des câbles sous haute tension qui lâchent d'un coup tandis que son coude percute la mâchoire de Vannier avec le bruit d'une branche morte qui cède sous le givre d'un hiver sans fin. Le traître recule. Ses yeux se révulsent. Le sang macule la soie de son revers de veste. L'arme glisse sur le tapis persan. Elle est inutile. Elle est dérisoire.

— Qui t'envoie ? crache Karl, sa voix n'étant plus qu'un râle de gravier alors qu'il saisit Vannier par le col pour l'écraser contre le mur en acajou massif qui vibre sous le choc.

— Tu n'as... rien compris, Karl.

— Parle, ou je te fais subir ce que Miller a enduré.

— Miller n'était pas la cible, murmure Vannier dans un souffle fétide. Miller était le

message pour nous deux.

Une voix synthétique s'élève des haut-parleurs de sécurité, une voix dénuée de toute humanité qui annonce l'activation du Protocole Oméga et l'extraction de l'air dans soixante secondes, transformant le bureau en un tombeau hermétique. Les ventilations s'arrêtent. Le silence revient. Puis le vrombissement. C'est la fin.

Sur l'écran principal, une image remplace le flux vidéo, montrant le bureau sous un angle différent puisque la caméra est cachée dans l'orbite de la tête de cerf empaillée au-dessus de la cheminée, capturant leur agonie. Karl se voit. Il voit Vannier. Il voit le chronomètre.

\*48. 47. 46.\*

Le verrou électromagnétique s'enclenche avec un sifflement pneumatique. Ils sont enfermés.

Vannier lève sa main tremblante, montrant son poignet où la montre de luxe a été remplacée par un bracelet en plastique noir, scellé, identique à ceux que portent les condamnés à mort dans les colonies pénitenciaires.

— La clé n'est pas dans ma poche, Karl.

— Où est-elle ?

— Elle est à l'intérieur, siffle Vannier dans un spasme final en portant ses doigts à sa gorge où une cicatrice fraîche boursoufle sous la peau.

Vannier saisit le coupe-papier en argent sur le bureau et, d'un geste sec, s'ouvre la gorge d'une oreille à l'autre pour révéler ce qui se cache sous sa chair tandis que le chronomètre rouge égrène les dernières secondes. Le sang gicle. Le métal brille. La clé est là, enfoncée dans l'œsophage. Karl doit plonger ses mains dans la plaie. Karl doit devenir le boucher.

# Chapitre 7

## Vapeurs Toxiques

Un sifflement sec déchire l'air. Pas de pluie fine, mais un souffle invisible qui sature l'espace. Karl plaque sa manche sur sa bouche. Trop tard. L'acide a déjà trouvé le chemin de ses poumons. Ses yeux brûlent. Les lustres de cristal se transforment en nébuleuses sanglantes. Au-dessus des dorures baroques, l'acier des gicleurs crache un venin gazeux qui brouille les contours du coffre-fort.

« Ouvrez les portes ! » hurle une femme. Un spasme de toux rauque brise sa voix. Le chaos s'installe. Les prédateurs de la finance perdent leur superbe en une fraction de seconde. Leurs masques de porcelaine éclatent sur le sol avec des bruits de vaisselle cassée. Les corps s'agglutinent contre les parois blindées. Une masse de soie et de sueur ondule violemment. Un ministre piétine le ventre d'une héritière pour gagner dix centimètres. La religion de la sécurité s'effondre. Seule reste la survie brute.

Karl s'écroule à son tour. L'air n'est plus qu'une vapeur corrosive qui ronge sa gorge à chaque inspiration. Il rampe. Son menton rase les dalles de pierre froide. Il cherche une poche d'air salvatrice dans ce huis clos hermétique. Sa main gauche cherche un appui, une colonne, n'importe quoi pour se hisser. Soudain, un talon de cuir rigide s'abat sur ses doigts.

Le craquement des métacarpes résonne comme une détonation sourde. Une douleur blanche irradie jusqu'à son cerveau. Karl hurle sans son, la bouche ouverte sur le néant. L'agresseur appuie de tout son poids, broyant les os contre la pierre. Karl lève les yeux, la vision noyée de larmes acides. Une silhouette immobile se tient au milieu de la tempête humaine. L'Ombre ne porte pas de masque, mais le gaz semble glisser sur elle sans l'atteindre.

— Karl, murmure une voix calme sous le vacarme des râles. Tu as oublié de vérifier le conduit d'extraction 4-B.

Le pied pivote sur sa main. La pression augmente jusqu'à l'évanouissement. Les lumières du Castel Pink virent au rouge sang. Sa main n'est plus qu'une bouillie de chair. Karl comprend, dans un éclair de lucidité terrifiante, que la clé maîtresse n'était que l'amorce. Le véritable piège vient de se fermer. Le craquement est définitif. Une onde de choc remonte le long de son bras comme un courant électrique. Ses nerfs hurlent. L'air a désormais le goût du cuivre et de la vieille monnaie.

L'Ombre s'accroupit. Ses genoux frôlent le visage livide du gardien. Sa voix passe à travers un filtre acoustique, métallique et sans âme. « Le protocole de confinement s'est inversé, Karl. » Autour d'eux, le Castel Pink agonise. Un magnat de l'acier griffe désespérément les parois de bois précieux. Ses ongles sont retournés. Il laisse des traînées de sang sombre sur les dorures. L'élite européenne n'est plus qu'un troupeau de bêtes de somme se piétinant dans un brouillard ocre.

— Tu n'es pas le gardien de ce coffre, reprend l'Ombre. Tu en es le contenu.

Elle sort un flacon de verre noir de sa veste. Elle le dépose délicatement devant le nez de Karl. Le liquide à l'intérieur bouillonne. Karl essaie de reculer, mais son corps ne répond plus. Ses poumons sont en plomb. Chaque inspiration est une morsure d'acide sulfurique. Les lumières rouges du plafond se figent. Un déclic pneumatique résonne dans les murs, vibrant jusque dans ses dents. Ce n'est pas une porte qui s'ouvre, c'est un mécanisme qui se verrouille. Le sifflement du gaz s'arrête net. Le silence suit, terrifiant.

L'Ombre se relève d'un mouvement fluide. Elle ignore les corps qui convulsent à ses pieds. Elle ajuste son gant de cuir noir et fixe la caméra de surveillance nichée dans l'œil d'un chérubin en stuc. « Phase deux, lance-t-elle à un micro invisible. Incinérez

les preuves. »

Les bouches d'aération recrachent une fine pluie d'essence de térébenthine. Une goutte tombe sur la joue de Karl. Grasse. Odorante. Fatale. Dans le creux de sa main broyée, son téléphone vibre. Un message brille dans l'obscurité : \*Adieu, Gardien.\* L'Ombre craque une allumette. Elle ne la jette pas encore, mais la flamme danse déjà dans les pupilles dilatées de Karl. Le Castel Pink s'apprête à devenir un four crématoire de luxe.

# Chapitre 8

## L'Interphone

Le Castel Pink étouffe sous le poids d'un silence qui n'a rien de naturel, le vrombissement de la climatisation s'est arrêté net pour laisser place à un sifflement sec, un vide pneumatique qui écrase les poumons et fait monter une pression insupportable dans les tympans de Karl. Autour de lui, les ministres et les héritiers ressemblent à des mannequins de cire sous les stroboscopes rouges. Leurs masques d'or brillent, mais leurs poitrines se soulèvent trop vite.

« Karl », murmure l'interphone. La voix est lisse, polie comme un galet. Elle n'appartient à personne. Elle vient de partout. « Le projet Iris. Maintenant. Ou ce bunker devient leur tombeau commun. Tu l'entends, Karl ? C'est le son de l'Histoire qui s'arrête. » Un déclic métallique résonne dans la salle de contrôle. Sur l'écran géant, les chiffres écarlates défilent. 58. 57. Karl fixe les enceintes. L'odeur du parfum cher se mélange à l'ozone des circuits qui grillent.

Avant ce sifflement, tout n'était que luxe et champagne. Karl se rappelle la texture de la soie, le rire cristallin de la comtesse près du buffet, et cette étrange sensation de sécurité que procure l'acier des murs de deux mètres d'épaisseur, une forteresse conçue pour protéger l'élite et qui, en une fraction de seconde, venait de se transformer en un cercueil hermétique. Le temps semblait alors s'étirer dans une langueur infinie, rythmée par le balancement des lustres et le murmure des secrets d'État échangés entre deux coupes de cristal.

Dans la foule, un sénateur arrache son masque de loup pour aspirer une goulée d'air qui n'existe déjà plus, révélant un visage rubicond dont les veines s'apprêtent à éclater sous l'effet de la terreur pure. 45 secondes. Karl cherche une issue, un angle mort, un

glitch dans le système qu'il a lui-même conçu, mais chaque ligne de code qu'il a autrefois verrouillée se retourne contre lui comme une lame de rasoir. Sa main tremble sur son holster. S'il parle, le gouvernement tombe. S'il se tait, la crème de l'Europe finit bleue, les poumons rétractés sur du vide.

« Donnez-nous l'air ! » hurle une femme dans la fosse. Sa voix s'éteint dans une quinte de toux rauque. Le CO2 sature la pièce. Les prédateurs deviennent des proies rampantes. Karl ferme les yeux. Il revoit le dossier noir, les noms, les dates de l'opération Iris. Le secret qui pourrait brûler le continent.

20 secondes. « L'oxygène est un luxe que tu ne peux plus leur offrir, Karl, » crachote l'Ombre avec une cruauté gourmande. « Dis-le, et je libère les vannes. » Karl appuie sur le bouton de réponse de la console. Le plastique est glacé sous sa pulpe. Le cadran affiche 10. Son doigt se crispe. Quelqu'un s'effondre au premier rang dans un bruit sourd de chair contre le marbre. Karl ouvre la bouche, mais le son qui sort n'est pas le sien.

9. Les chiffres saignent sur l'écran. Karl sent son sang cogner contre ses tempes, un marteau-pilon qui lui broie le crâne alors qu'il réalise que chaque seconde de silence supplémentaire est une signature au bas d'un arrêt de mort collectif. Ses lèvres sont sèches. Il tente d'articuler un mot, un seul, mais le gaz carbonique lui a déjà volé sa voix.

8. « Parle, Karl », insiste l'Ombre.

7. Karl baisse les yeux vers la console. Il voit son propre reflet dans le plexiglas : un masque de terreur pure qu'il ne reconnaît pas. Les noms de l'opération Iris hantent ses neurones, ces dossiers noirs qui ont coûté des millions pour rester enterrés sous le bitume de Bruxelles et qui menacent de transformer ce bal en un brasier politique mondial.

6. « Iris... c'était... » Sa voix déraile. Un fracas de cristal retentit. Un lustre s'écrase sur une table, mais personne ne sursaute. Les muscles sont trop lourds. Le CO2 engourdit les réflexes. Un ministre rampe vers les pieds de Karl. Ses doigts de prédateur financier s'accrochent à son pantalon avec une force de noyé. Ses yeux implorant. C'est un homme qui possède trois banques et qui échangerait tout son empire pour une petite goulée d'oxygène.

3. Le monde bascule dans le rouge. Les pulsations du timer sont les seuls battements de cœur qui subsistent dans cette cage dorée. Karl rapproche ses lèvres du micro. Il sent l'odeur métallique de l'électronique en surchauffe.

2. « Le protocole Iris... n'était pas un accident. C'était un nettoyage. »

1. L'interphone émet un rire sec. La pression ne descend pas. Au contraire. Une détonation sourde fait vibrer le marbre. Une odeur de gaz de combat, douceâtre et mortelle, s'échappe des bouches d'aération.

0. Le cadran s'éteint. Le noir total.

Dans l'obscurité, une main glacée se pose sur la nuque de Karl. Un souffle chaud effleure son oreille.

« Merci pour l'aveu, Karl. Mais j'ai déjà vendu l'oxygène à quelqu'un d'autre. »

# Chapitre 9

## Bain de Sang

— Jamais.

Le mot tombe comme une lame de guillotine. Karl ne cille pas. Ses mains, jointes dans son dos, sont des blocs de marbre brut. Sur le mur d'écrans de la salle de contrôle, l'Ombre attend, immobile, une silhouette découpée dans le vide numérique. Le silence qui suit est une bête vivante. Il est lourd, chargé de l'électricité statique des serveurs qui vrombissent en contrebas dans une plainte mécanique continue. Karl observe les cadrans, les jauges de température, les flux de données qui défilent sans la moindre anomalie. Tout est parfait. Tout est sous contrôle. Pourtant, il sent une goutte de sueur glisser entre ses omoplates, une trahison liquide qu'il est le seul à percevoir dans cette cage de verre et d'acier chirurgical.

— Dommage, murmure une voix distordue par les filtres, s'échappant des enceintes avec une douceur obscène. Vous aviez pourtant le profil d'un pragmatique, Karl.

Sur l'écran central, l'image change de focale. Vogel, le PDG de la Nord-Bank, est attaché à un fauteuil Louis XV au milieu du Grand Salon. Son masque vénitien est de travers, révélant un œil injecté de sang, dilaté par une terreur primale. Derrière lui, une main gantée de latex noir surgit. Elle tient un scalpel qui accroche la lumière des lustres en cristal. Karl veut hurler, mais ses cordes vocales sont verrouillées par des années de protocoles, de silences achetés et de discipline froide. Il reste là, spectateur de sa propre impuissance.

Le geste est chirurgical, presque tendre. L'acier ouvre la gorge de Vogel dans un glissement soyeux que le micro haute fidélité retransmet avec une clarté insoutenable.

Un jet pourpre percute l'objectif de la caméra. Le sang n'est pas rouge sous les néons ; il est noir. C'est une mélasse épaisse qui dévore l'image pouce par pouce, pixel par pixel, jusqu'à l'obscurité totale. Dans le salon, trois cents prédateurs en smoking se figent. Les flûtes de champagne restent suspendues aux lèvres. Le cauchemar s'affiche en 4K sur chaque moniteur du club.

Le monde de Karl bascule. Les murs du Castel Pink, son sanctuaire, ne sont plus que les parois d'un cercueil de luxe.

Il explose. Ce n'est pas une décision, c'est une rupture de barrage. Son poing percute la vitre de sécurité de la cabine de contrôle avec la force d'un piston hydraulique. Le verre trempé résiste, mais le cadre en acier brossé, mal ajusté par la tension structurelle du bâtiment, cède sous l'impact. Le métal déchire sa manche. L'arête tranchante lui entaille l'avant-bras sur dix centimètres, ouvrant la chair dans un baiser froid. La douleur est une décharge électrique, blanche, pure, qui remonte jusqu'à son épaule. Le liquide chaud imbibe le tissu de sa veste sur mesure. Il ne regarde pas la plaie. Ses yeux sont fixés sur la porte blindée de la salle de contrôle.

Le verrou électronique vient de passer au vert sans qu'il n'ait touché au code.

— Qui est à la console ? aboie Karl dans son micro de bord. Répondez !

Le haut-parleur ne crache que du souffle. Le vérin hydraulique de la porte siffle. Une expiration de prédateur. Karl recule. Sa semelle glisse sur une flaque d'huile ou de sueur. Son sang cogne contre ses tempes, un métronome en plein délire. La coupure à son bras brûle, une traînée de sel et d'acide qui lui arrache un rictus de douleur. La porte s'entrouvre, laissant filtrer la lumière crue du couloir, une lame blanche qui découpe l'obscurité de la régie. L'odeur arrive avant la silhouette : un parfum de jasmin entêtant, mêlé à l'arôme métallique de la poudre chaude.

— Ne fais pas un pas de plus, crache Karl en saisissant un buste en bronze sur le bureau. Je te brise le crâne si tu avances.

Une ombre se découpe dans l'embrasure. Ce n'est pas le tueur. C'est Marco, son second. Son visage est une grimace de terreur pure. Il lève les mains, les doigts tremblants.

— Monsieur, ne tirez pas... Ils... ils sont partout, bafouille l'homme. Les ascenseurs sont bloqués, les gardes ne répondent plus sur le canal six.

— Où est la sécurité de l'aile Nord ? interroge Karl, la voix blanche. Pourquoi les verrous ont-ils sauté ?

— Tout a lâché en même temps, monsieur. C'est un effondrement systémique. Les sorties de secours sont soudées par le logiciel. On est enfermés.

Karl regarde les écrans derrière Marco. Les trois cents masques ne bougent plus, figés dans une chorégraphie macabre sous les projecteurs qui balayent le Grand Salon comme les phares d'un train s'apprêtant à percuter une foule en sursis. Le Castel Pink vient de se transformer en un estomac géant qui commence à digérer ses occupants.

— Où est-il ? demande Karl.

Marco tremble. Il pointe le plafond d'un doigt incertain.

— Il n'est pas dans le club, monsieur. Il est dans les murs. Il est dans le code.

Un bip sonore retentit sur la console. Un nouveau flux vidéo s'active automatiquement, remplaçant le cadavre de Vogel. L'image est d'une netteté insultante. C'est un plan serré sur la main de Karl. Celle qui saigne. Celle qui tient encore le bronze. La caméra est dissimulée dans le détecteur de fumée, juste au-dessus de lui.

— Regarde à gauche, Karl, chuchote la voix dans les enceintes. Juste un petit effort.

Il tourne la tête. Un point rouge, minuscule et précis, danse sur sa carotide.

La vitre blindée derrière lui explose.

# Chapitre 10

## Les Sous-Sols

Le déclic hydraulique scelle la porte. Le luxe s'évapore. Karl plonge dans la gorge du Castel Pink. Ici, le marbre meurt. Le béton brut prend le relais. L'air change. Il s'épaissit. Une odeur de javel et de terre ferreuse brûle ses narines. Ses souliers à huit cents euros écrasent une flaque. L'eau est noire. Huileuse. Elle s'insinue déjà sous le cuir fin. Le froid mord ses orteils.

Le silence est une enclume. \*Ploc. Ploc.\* Les canalisations scandent sa chute. Karl frissonne. Le plafond bas l'écrase.

— Qui est là ?

Sa voix se perd dans le boyau. Ses doigts effleurent le mur suintant. La lèpre minérale colle à sa peau. Il avance. Une main sur la crosse. L'autre sur les conduits vibrants.

Au bout du tunnel, une porte baille. Un rai de lumière maladif découpe le noir. Son cœur cogne contre ses côtes. Un boxeur désespéré. Le canon de l'arme pousse l'acier. Le grincement déchire le calme. Une plainte d'agonie.

— Montre-toi, siffle-t-il.

Personne. Juste un cube de grisaille. Trois mètres sur trois. Des câbles pendent comme des entrailles. Le faisceau de sa lampe balaie les murs. Ses jambes flanchent.

— Oh non. Pas ça.

Le béton a disparu sous le papier glacé. Des milliers de photos. Un travail de maniaque. Lui à la caisse du club. Lui ajustant sa cravate. Lui, nu sous sa douche. L'Ombre a habité sa vie. Elle l'a découpé en rondelles de voyeurisme. Une photo centrale attire son regard. L'encre est encore humide. C'est sa nuque. Prise depuis le couloir.

— Elle est là, murmure-t-il. Juste derrière.

L'air manque. Un bruit de succion mouillée retentit. \*Clac.\* Un verrou lourd glisse.

— Ouvre cette porte ! hurle-t-il en percutant le métal.

L'épaule craque. L'acier ne tremble pas. Il est scellé dans le béton. La mâchoire se referme.

— Ouvre !

Un grattement répond contre la paroi. Une craie crisse sur le fer. Une lenteur sadique.

— Tu aimes la collection, Karl ?

La voix est plate. Une fréquence morte dans son crâne.

— Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu me veux ?

— Regarde sous la table, ordonne le timbre sans relief. Regarde ton prix.

Karl s'agenouille dans la vase huileuse. Ses genoux s'enfoncent. Un compte à rebours numérique s'allume. Rouge sang.

00:03.

Un tintement cristallin. La fiole se brise. Le gaz incolore se répand. C'est une caresse glaciale. Ses poumons se figent. Ses membres ne répondent plus.

— Je ne peux plus...

Il s'effondre. La joue contre le béton mouillé. La porte s'ouvre enfin. Une silhouette se découpe dans l'embrasement. Un appareil photo masque son visage.

— C'est l'heure du dernier cliché, patron. Souriez.

— Pourquoi ? parvient-il à articuler dans un souffle.

— Pour l'éternité.

Le flash l'aveugle. Une tache blanche brûle ses rétines. Le déclic de l'obturateur sonne comme un couperet. Fin de séance.

# Chapitre 11

## Mutinerie

L'acier hurle. Karl ne bouge pas. Il regarde. Sur les trente-quatre écrans de surveillance, le Castel Pink meurt en silence. Les ministres sont des ombres. Les barons de l'industrie sont des bêtes. Un député européen brandit un tesson de bouteille, une arme de verre pour un homme qui n'a jamais tenu que des stylos. Karl observe ses propres mains. Elles ne tremblent pas encore. Il y a une paix étrange dans cette régie close, un silence de bocal avant la tempête.

*\*Boom.\** La porte blindée tressaute. La serrure électronique crache des étincelles mauves. Le plastique fond, l'odeur d'ozone sature l'air. Dehors, ses anciens maîtres piétinent leurs masques vénitiens. Le panneau de composite gémit comme un fémur sous la presse.

« Ouvre, Karl ! On sait que tu es là ! » La voix de Marcas sature l'interphone. Le magnat de la presse a le smoking souillé de sueur.

« Le protocole est verrouillé, Monsieur, » répond Karl. Sa voix est blanche.

« menteur ! Tu as les codes ! Tape-les ou je te ferai bouffer tes serveurs ! »

« L'Ombre a tout coupé, Monsieur. Je ne peux plus rien extraire. »

Karl voit un éclat de verre rayer l'objectif de la caméra 04. L'image se brouille, puis meurt.

Le premier gond cède. Le bruit est un claquement de fouet. La porte s'entrouvre d'un centimètre, laissant passer un relent de Chanel N°5 et de peur rance. Karl voit un œil injecté de sang se coller à la fente. C'est l'œil de Marcas. Il est fou. Sa main, griffue, s'insinue dans l'ouverture. Elle cherche aveuglément une gorge, un responsable, une issue. Karl recule d'un pas. Un seul.

L'Ombre n'est pas une métaphore. C'est une masse sombre sur le moniteur 12, nichée derrière le reflet des vitres sans tain. Une alarme stridente déchire soudain l'air, une fréquence qui fait saigner les tympans. Les VIP poussent ensemble. Un seul muscle. Une seule haine.

Le verrou central explose. L'acier percute le béton avec un fracas de carrosserie broyée. Le battant est arraché. Marcos se jette à l'intérieur, les yeux révoltés. Une meute de smokings en lambeaux le suit. Karl recule, ses omoplates heurtant les racks brûlants des serveurs. Marcos le saisit à la cravate, l'étrangle. Le cuir de ses chaussures de luxe grince sur le linoléum.

« Les clés, Karl ! » postillonne le milliardaire. Sa lèvre est fendue.

« Il n'y a plus de clés, Marcos. Regardez les écrans. »

« Je me fous des écrans ! Donne-moi la sortie ou je t'ouvre comme un poisson ! »

Le tesson de bouteille tremble contre sa carotide. Karl sent la pointe du verre. C'est froid. C'est réel. Il baisse les yeux vers le moniteur central, le seul encore allumé.

Une silhouette immobile se tient au milieu de la piste de danse, à l'étage inférieur. Elle fixe l'objectif. L'Ombre lève lentement une main gantée de cuir noir et plaque un doigt sur ses lèvres. \*Chut.\* Un frisson polaire remonte la colonne vertébrale de Karl. Le tueur n'est pas parmi eux ; il est le metteur en scène.

Un sifflement pneumatique, aigu, s'échappe des bouches d'aération. Une brume opaque, lourde, noie la régie en quelques secondes. Marcos lâche prise. Ses mains se portent à sa propre gorge. Ses yeux pleurent un liquide jaunâtre. Karl plaque sa manche sur sa bouche, mais ses poumons brûlent déjà comme s'il avalait du plomb fondu.

Le verrou de sécurité de la régie se réenclenche brusquement. Un clic sec. Définitif. Ils sont enfermés.

La lumière s'éteint. Seul le bruit des corps qui s'effondrent sur le linoléum résonne dans le noir.

# Chapitre 12

## Le Miroir sans Tain

Le verre était froid contre son front, tandis que la poussière du conduit secret lui brûlait les poumons d'une amertume de vieux métal, et en bas, l'Élite ressemblait à un essaim de guêpes mourantes dont les masques dorés accrochaient les flashes violets des stroboscopes dans une cadence saccadée, écœurante, presque hypnotique. Karl serrait la rampe en fer jusqu'à ce que la rouille lui morde les paumes. Son cœur cognait contre ses côtes. C'était un oiseau piégé dans une boîte de métal.

L'Ombre attendait au centre de la piste, îlot de silence dans une mer de velours frénétique, ignorant les bousculades des ministres en déroute et les sanglots étouffés des capitaines d'industrie qui comprenaient enfin que leur sortie à dix mille euros s'était transformée en un tombeau d'acier définitif. L'intrus ne bougeait pas. Il ne criait pas.

— Bouge, enfoiré, murmura Karl, la gorge sèche.

Une voix répondit instantanément dans son oreillette, grésillante : « Il ne bougera que si tu l'ordonnes, Karl, ou si tu te décides enfin à admettre que ce reflet possède plus d'âme que ton propre corps. »

L'homme en bas porta la main à son visage avec un mouvement fluide, chirurgical, une réplique exacte de la façon dont Karl ajustait sa cravate chaque matin devant la glace de son penthouse avant de descendre diriger son empire de verre et de sang. Il dénoua le ruban de soie noire avec une lenteur provocante. Le masque de porcelaine glissa entre ses doigts gantés de cuir fin.

— Regarde bien ton héritage, souffla encore la voix dans le conduit, c'est un beau visage pour un mort, tu ne trouves pas ?

Le masque percuta le sol et vola en éclats dans un silence de mort. Le visage révélé était celui de Karl. La même cicatrice sur le sourcil. Le même regard de glace qui ne cillait jamais. L'autre lui adressa un sourire carnassier avant de porter deux doigts à sa tempe.

L'Ombre mima un coup de feu au moment précis où un déclic retentit juste derrière Karl, dans l'obscurité poisseuse du conduit, là où le métal froid s'écrasa contre ses vertèbres cervicales avec une précision qui lui coupa net toute envie de hurler. L'acier était un point de gel sur sa peau moite. L'air devint épais, saturé de l'odeur de graisse d'arme et d'ozone.

— Ne bouge pas, Karl. C'est fini.

— Qui es-tu ? demanda Karl, la voix étranglée par la terreur.

— Je suis celui qui reste quand tu fermes les yeux, celui qui a payé le prix de chaque contrat que tu as signé avec ton mépris souverain, répondit son propre timbre, dépouillé de toute trace d'humanité.

Karl resta pétrifié, les yeux fixés sur le verre sans tain, tandis qu'en bas, son reflet continuait de le fixer avec ce sourire identique, les doigts toujours pointés vers sa tempe dans une parodie de suicide qui semblait étirer le temps jusqu'à la rupture. Sa main droite glissa vers sa poche. Il cherchait le scalpel de platine. Ses muscles étaient des cordes d'acier prêtes à rompre sous la tension insupportable de l'attente. Il sentit le percuteur s'armer derrière lui. C'était un son sec, définitif, qui résonna dans sa boîte crânienne comme un glas.

— Tu as aimé le spectacle ? murmura l'autre.

Karl ferma les yeux, le front appuyé contre la vitre vibrante. Dans un ultime réflexe de bête traquée, il pivota, le corps jeté dans un mouvement de torsion désespéré. Le conduit était vide. Personne. Un automate fixé au rail de maintenance braquait un canon de 9mm sur lui, son optique rouge clignotant comme un œil maléfique dans le noir, tandis qu'à ses pieds, une tablette diffusait en direct l'image de la piste de danse.

— Adieu, monsieur le Président, grésilla le haut-parleur de la machine.

Il vit son double lever une arme réelle, cette fois, et viser le plafond avec la solennité d'un prêtre s'apprêtant à sacrifier une idole déchue devant une foule de témoins impuissants. La vitre devant Karl explosa en mille diamants de sang.

# Chapitre 13

## Double Détente

Le cristal explose. Un déluge de diamants sature l'air chargé de soufre. Karl s'écrase contre un montant en acier. Le souffle manque. Un filet de poisse écarlate dégouline de sa tempe, chaud, métallique. Autour de lui, les glaces démultiplient son agonie en mille reflets désynchronisés.

Le chaos retombe. Un silence de mort s'installe, seulement troublé par un crissement régulier.

Une silhouette se détache des ombres argentées. Elle marche avec une aisance insolente sur les débris. Karl tente de lever son Sig Sauer. Son bras pèse une tonne. Son double s'arrête à trois pas. L'intrus ne porte pas de masque. Il possède le visage de Karl, mais son regard est un gouffre.

— Tu as bâti un sanctuaire pour les monstres, Karl, murmure l'Ombre.

Sa voix est un rasoir sur du velours. Karl crache un mélange de salive et de fer.

— Qui es-tu ?

— Ta mauvaise conscience. Tu as oublié que les fauves dévorent toujours le dresseur quand la porte se referme. Ta faille n'est pas ton code. C'est ton orgueil.

Le sol vibre. Une onde de choc remonte jusqu'à la mâchoire de Karl. Les murs du Castel Pink gémissent. Sous la pression, les structures de béton s'éventrent. Les lustres oscillent. Leurs pampilles jouent une symphonie macabre dans le vacarme des

fondations qui cèdent.

Une explosion sourde déchire les entrailles du bâtiment. L'air devient irrespirable. Poussière de plâtre. Ozone brûlé. Les lumières de secours virent au rouge, puis s'éteignent. Dans l'obscurité, un sifflement pneumatique retentit. Les vannes de drainage viennent de céder.

Le flux monte déjà sur ses chevilles. Karl n'entend plus la respiration de son double. Il plaque sa main valide contre le métal froid. Le liquide pue le fioul. C'est une caresse glacée qui grimpe vers ses genoux. Karl bloque sa respiration. Il attend.

— Le Castel se noie, Karl. Tes secrets vont flotter comme des rats crevés.

La voix n'est plus un murmure. C'est une vibration qui émane des parois. Karl pivote, l'arme tendue vers le néant. Ses pieds glissent sur le tapis de verre immergé. Il bascule. Son épaule percute un cadre vide. Le choc résonne comme un gong funèbre. L'écume s'engouffre dans sa bouche. Il étouffe.

Il se redresse, chancelant. À quelques mètres, une lueur verdâtre émerge de la surface. C'est l'écran d'un terminal de secours. L'Ombre se découpe devant la matrice, immobile.

— Arrête ça, ordonne Karl.

Sa voix est un râle. Le double ne bouge pas.

— Regarde le moniteur, Karl. Admire ton œuvre.

Karl tourne les yeux vers l'écran qui crépite. Les caméras de la salle de bal montrent l'Élite. Trois cents prédateurs en smoking, les genoux dans la vase, hurlant contre des portes blindées. Sur le bandeau de commande, un mot clignote en rouge : \*PURGE\*.

Le sol tremble à nouveau. Un grondement tectonique pulvérise les dernières vitres. Une décharge électrique parcourt la surface liquide. Karl hurle. Ses nerfs s'enflamment. Il lâche son arme. Elle disparaît dans les profondeurs troubles. L'Ombre se retourne enfin. Son sourire n'a rien d'humain.

— La faille, Karl, c'est que tu te croyais maître des clés.

Un déclic hydraulique massif déchire le silence. Les dalles de marbre s'écartent dans un gémissement de métal supplicié. Le siphon géant s'ouvre. Un vortex irrésistible aspire tout : débris, cadavres, et les deux hommes. Karl griffe désespérément le sol alors que ses jambes basculent dans le vide.

Au-dessus d'eux, le plafond se fissure. La masse sombre d'un lustre de trois tonnes décroche enfin de ses amarres.

# Chapitre 14

## L'Ultime Sacrifice

Le plafond craque. Une ligne noire déchire le marbre de la voûte, une faille qui s'élargit dans un fracas sourd. La poussière de plâtre tombe sur les smokings, étouffant les cris de la jet-set. Dans ce vacarme, Karl ne voit que lui : cet imposteur, ce reflet qui souille son sanctuaire. L'oxygène se raréfie, remplacé par l'odeur âcre de la pierre broyée.

Karl s'arrête une seconde, immobile au milieu du chaos. Il observe les volutes de fumée qui dansent sous les projecteurs, le balancement lourd du lustre de cristal, le silence de mort qui précède l'effondrement total. Il prend une inspiration lente, filtrant le soufre à travers ses dents. Puis, il se jette sur sa proie.

L'impact est sec. Karl plaque l'homme au sol, les côtes craquent sous la pression du cuir. L'odeur de l'ozone se mélange à celle du sang. Ses doigts cherchent la clé, cette pièce d'or censée ouvrir la sortie de secours, mais sa main ne rencontre qu'une boursoufflure sous la manche de soie.

— Où est la clé ? grogne Karl. Donne-moi ce sésame ou je t'arrache le bras.

L'autre rit, un son liquide. Une colonne de trois tonnes pulvérise un buffet à quelques mètres.

— La clé ? Tu n'as toujours rien compris, n'est-ce pas ? murmure le double. Regarde bien, Karl. Regarde l'heure qu'il est.

Il tend son avant-bras scarifié. Sous la peau diaphane, un éclat de métal pulse. Une

leur rouge décompte les secondes : 00:42. 00:41. Ce n'est pas un sésame, c'est une mèche courte destinée à transformer le Castel Pink en un cratère de secrets calcinés.

— Qui a fait ça ? Qui t'a envoyé ? exige Karl en serrant la gorge de l'homme.

— C'est chirurgical, Karl. Un cadeau du Conseil pour ton jubilé. On ne sort pas d'ici. On s'efface simplement.

Le sol se dérobe. Une faille béante s'ouvre sous leurs corps, révélant le vide technique des sous-sols. Karl plonge sa main dans la plaie ouverte du double pour arracher le dispositif, mais ses doigts se referment sur un fil d'acier relié à l'artère.

S'il tire, tout saute. S'il reste, il brûle.

00:09.

Le poignet de Karl craque sous l'étau de chair de l'imposteur.

— Tu sens cette vibration ? demande le double en souriant, les dents maculées d'écume. C'est le son de ta fin.

00:07.

L'air est une soupe de poussière et de kérosène. Karl ne sent plus ses doigts, seulement la pulsation électrique qui remonte jusqu'à son épaule. Il regarde la plaie, le fil d'acier qui bat au rythme du cœur.

00:05.

Karl appuie son genou sur le sternum de son double. Sa main libre tâtonne dans les débris, ses phalanges écorchées rencontrant la froideur d'un éclat de marbre tranchant comme un rasoir.

00:03.

— Pas mon genre de disparaître, siffle Karl en enfonçant la pointe de pierre dans le coude de l'autre.

Le hurlement de l'imposteur est couvert par l'effondrement définitif de la voûte. Le sang gicle, inondant le cadran numérique qui clignote une ultime fois. Karl ne lâche pas, il sectionne, il arrache la peau.

00:02.

La détonation ne vient pas du bras. Elle vient d'en bas.

Une lueur bleue, glaciale, irradie soudain à travers les fissures du plancher. Une onde de choc silencieuse transmute le béton en vapeur. Karl sent son corps s'élever, aspiré par une pression négative. Le visage de son double s'évapore littéralement sous l'effet d'une chaleur impossible.

00:01.

Le monde bascule dans un blanc chirurgical.

00:00.

Karl n'entend plus les cris, seulement le silence parfait d'un coffre-fort qui se referme. Sous lui, le sol a disparu, remplacé par une chute infinie dans une architecture d'acier froid.

Une voix synthétique résonne dans l'obscurité totale.

— Séquence de nettoyage terminée. Sujet Alpha, bienvenue au niveau inférieur.

# Chapitre 15

## Sortie de Secours

Les battants d'acier gémissent. L'air me gifle. Un gant de fer. Une morsure de givre pénètre mes poumons calcinés. Je titube. L'odeur du velours brûlé s'efface. Celle de la charogne aussi. Je suis une silhouette d'ébène perdue dans l'aube grise. Mes jambes flanchent. Je tiens debout. Un miracle. Mes pieds s'ancrent dans le gravier humide du parking.

Le parking est une mer de gyrophares. Le bleu saccade. Le rouge cogne. Un rythme cardiaque électrique déchire la brume. Violence stroboscopique. Je cligne des paupières. Mes pupilles explosent. En face, des ombres massives attendent derrière des boucliers. Des sentinelles de plomb. Le silence est un linceul. Seul le cliquetis d'un moteur refroidit l'air.

— Restez où vous êtes ! hurle une voix déformée par un mégaphone.

Je ne bouge pas. Mes mains tremblent. Une suie grasse colle à mes phalanges. Elle se mélange à la poisse écarlate sur ma chemise de soie. Mille euros de tissu. Ruinés. Je sens chaque pore de ma peau hurler. Le Castel Pink n'est plus qu'une carcasse. Un coffre-fort éventré. Les secrets s'évaporent en volutes noires. J'ai perdu les clés de ma cage. Le monde me regarde saigner.

— Karl ? C'est fini, Karl ? je murmure pour moi-même.

Ma main droite plonge dans ma veste. Je cherche une cigarette. Je cherche une arme. Mes doigts rencontrent une texture glaciale. Lisse. Un frisson remonte ma colonne. Une décharge. Je me redresse d'un coup sec. Je retire l'objet lentement. Mon cœur

cogne. Un animal piégé. C'est un masque vénitien. Porcelaine blanche. Orbites vides. Lèvres figées dans un rictus. Ce n'est pas le mien.

Une silhouette se détache de la ligne de police. Elle approche. Lenteur de prédateur. Je ne vois que le reflet du métal. L'inconnu s'arrête. Sa présence écrase mon espace vital. Une main gantée se pose sur mon épaule. Une pression ferme. Une onction.

— Qui êtes-vous ? je souffle.

— Votre nouveau gardien, répond l'homme.

Le souffle chaud de l'inconnu effleure mon oreille.

— Bien joué, Patron.

— Ce n'était pas le plan, je répons. Rien de tout ça n'était prévu.

— Le plan a changé. Regardez-les. Ils vous admirent.

Le temps se fige. Le son des sirènes devient un bourdonnement. Une cloche de verre s'abat sur nous. La poigne sur mon épaule est un étau. Une affirmation de propriété. Il veut me broyer la clavicule. Je sens l'odeur de la menthe forte. Le cuir neuf. Un parfum clinique. Il jure avec l'infection qui me colle à la peau.

— Regardez-moi, ordonne l'homme.

Je pivote. Mes vertèbres craquent. Bois mort. L'homme porte l'uniforme noir des unités d'élite. Aucun matricule. Juste une surface sombre qui absorbe la lumière. Un trou noir. Autour de nous, les policiers restent statiques. Des automates de kevlar. Ils ne bougent pas pour m'aider. Ils ne sont pas là pour sécuriser les lieux. Ils sont là pour border le nouveau propriétaire.

— Le masque, Karl, dit-il. Donnez-le-moi.

— Pourquoi ? Il est souillé.

Mes doigts se crispent sur la porcelaine. Une goutte de sang perle sur le menton de l'objet. Une larme écarlate. Elle glisse. Elle tache mes phalanges. J'ai passé vingt ans à construire ce coffre-fort de chair. Vingt ans à vendre l'illusion du secret. Tout ça pour finir comme un rat.

— C'est une relique, maintenant, reprend l'inconnu.

Il s'empare du masque. Délicatesse obscène. Ses mouvements sont fluides. Trop fluides. Il le soulève à la hauteur de ses yeux. Il l'étudie. Puis, il le presse contre sa visière fumée. Un geste de communion. Un déclic métallique résonne. Bruit sec. Verrouillage.

— Qu'est-ce que vous attendez ? je demande.

— Le public attend, Karl.

Il me tend une petite télécommande en titane. Un objet froid. Définitif.

— Appuie sur le bouton.

— Et si je refuse ?

— Tu ne refuseras pas. Tout le monde doit voir ce qu'il y a sous le Castel. Appuie. Maintenant.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "4:32"*

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)